

Épisode 33 : Kirana

****Traduction de la transcription anglaise. La version en langue originale fait foi.****

La traduction se base sur une transcription non-verbatim.

F :

À quoi ressemble la vie d'une femme indonésienne vivant dans une petite ville en Norvège ? Dans cet épisode, Kirana partage avec nous ses expériences de discrimination particulièrement à la suite de la pandémie de Covid-19. Son histoire est aussi celle d'une jeune mère célibataire qui a remporté la garde de son enfant dans un système contre elle car étrangère.

Je suis Fumi, vous écoutez #OUR_racism, et voici l'histoire de Kirana.

.....

F :

Kirana est née et a grandi à Jakarta, la capitale de l'Indonésie.

R :

Je viens d'Indonésie. Je suis née et j'ai grandi dans la capitale, Jakarta. Jakarta est très diversifiée, mélangée. J'imagine qu'il y a tellement d'autres immigrants d'autres îles, car nous sommes... J'ai un héritage chinois, quatrième génération. Donc c'était mon arrière arrière grand-père qui a émigré là-bas. C'était dans les années 1920, peut-être. Donc je ne sais pas, on est très jakartanais, même du simple point de vue du langage. En tant que jakartanais, nous sommes assez heureux et fiers parce que nous avons notre propre argot [qui est] très jakartanais [et différent des autres dialectes indonésiens], et ce n'est pas soutenu du tout.

Et oui, il y a eu des problèmes en matière de discrimination. Mais c'était avant la révolution lorsque nous avions un président qui, et bien, on pourrait dire a été le dictateur le plus longtemps au pouvoir en Indonésie. Mais en fait, parfois les médias disent quelque chose mais la réalité est différente. Je me souviens de mon enfance, un souvenir plutôt positif. C'était juste ce moment, cette période quand a eu lieu une sorte de réforme, qui était turbulent. Mais puis bien sûr, tu as un nouveau président, un nouveau gouvernement, une réforme et tout, et puis cela allait à nouveau.

Et en Indonésie en général notre slogan est "Unité dans la diversité" et nous avons genre 17 000 îles, beaucoup d'ethnicités. Et tu sais, quand nous allons sur une autre île, si nous ne parlons pas indonésien nous ne nous comprenons pas. Donc je trouve impressionnant comment nous pouvons qualifier l'Indonésie de nation, tu sais, en tant qu'unité. Je ne sais pas comment mieux expliquer ça. Je veux dire, la discrimination est toujours là. Mais nous avons aussi une solution par la suite... Okay, je pense qu'en général, nous les indonésiens, nous sommes très indulgents. Je dirais cela. Et on s'entraide, tu sais, c'est très... C'est genre "keluarga," je ne peux pas traduire ça en anglais. "Keluarga" s'approche de "famille," donc on se voit les uns les autres comme une famille. Et puis dans une famille, quand tu as des conflits, tu parles aux uns aux autres, tu as un dialogue, n'est-ce pas ? Nous résolvons plus dans le dialogue d'abord qu'en utilisant des solutions légales comme aux États-Unis où les gens se font des procès constamment.

F :

À l'âge de 32 ans, Kirana a déménagé dans une ville norvégienne pour se marier avec son partenaire de l'époque, un norvégien. Elle a par la suite commencé à étudier pour devenir infirmière. Elle raconte avoir d'abord été bien accueillie au moment de son déménagement. Puis tout a changé avec

la pandémie de Covid-19 début 2020. Elle se rappelle deux incidents de discrimination à l'école d'infirmiers.

R :

Quand j'ai déménagé ici, je me sentais tellement bienvenue, aussi avec le père de ma fille. C'est juste après la pandémie en 2020, je me rappelle en mars, que je me rappelle avoir pensé "Mmm, il se passe quelque chose là." Parce que les gens faisaient des remarques, disaient quelque chose qui me mettait vraiment mal à l'aise, et, tu sais, me faisait [me] demander "Est-ce que j'ai vraiment entendu ça ?"

À l'université, par exemple, [cela est arrivé] dans le contexte d'une classe normale. L'une des professeures faisait cours et discutait des groupes —il s'agissait d'un travail de groupe, je crois que nous étions une trentaine. Et j'étais la seule est-asiatique ou d'apparence asiatique du sud-est. J'ai voulu poser une question. Donc j'ai levé ma main, puis elle m'a dit "Hiroshima." Et c'est tout. Elle a continué à parler comme pour me couper, me dire, "non, tu ne me déranges pas." Genre... étrange que ce me soit arrivé.

Et puis une autre expérience est aussi liée à cet espace de travail. (...) Nous nous sommes vus attribué des infirmières senior pour nous apprendre, nous entraîner, [pendant] deux semaines. Nous étions donc juste l'une des infirmières senior et moi dans une voiture et elle a dit quelque chose comme "Oh, l'Indonésie est un pays pauvre," et a parlé de mon norvégien comme "Gebrokkent Norsk." "Gebrokkent" signifie quand mon norvégien est si nul que j'ai un accent, et il ne s'agit pas seulement d'un accent, mais un norvégien très étranger et pas "correct." En fait, ça m'a blessée. Parce qu'encore une fois, quand j'ai entendu cela la première fois, [j'étais] choquée, je n'arrivais pas à croire ce que cela m'arrivait.

F :

Kirana dit que les infirmiers ont essayé de lui faire rater ses études, mais elle s'est défendue. Elle parle d'un de ces moments.

Je devais réussir cet examen, et il était clair qu'ils ont travaillé dur à ne pas me faire réussir. On m'a donné un essai à écrire sur la communication. Je l'ai écrit en cinq minutes. J'étais assez en colère à l'époque car je réalisais que ce qui m'arrivait n'était pas OK. Donc j'ai écrit un article sur comment la Norvège soutient la globalisation, [et donc] doit être ouverte à... Car si vous vous attendez à ce que des étrangers, des immigrants apprennent votre langue et s'intègrent, je pense que l'acceptation doit être mutuelle, genre pour nous faire nous sentir les bienvenus. Et donc oui, j'ai écrit un très rapide essai de cinq minutes les critiquant en quelques sortes, mais de manière très indirecte. Et c'était très nuancé. Mais j'en étais contente. Et ensuite, quand [il a été reçu, ils] m'ont laissée passer.

Puis, à nouveau, ils ont essayé de me faire... [ils] m'ont donné un avertissement, "Oh, tu ne peux pas continuer au niveau supérieur, au niveau suivant." Mais ensuite j'ai écrit un "Varsling," on appelle ça, un signalement à une autorité supérieure pour expliquer ce qu'il s'était passé, ce qu'ils m'avaient fait et dit. Et soudain j'ai été inscrite comme étudiante. Donc ils m'ont laissé étudier là-bas. C'est un peu étrange, tu sais, comment ils font les choses.

F :

Kirana partage certaines expériences faites à l'extérieur de l'école d'infirmiers et revient sur quand elle se défend.

R :

Il y a eu une instance, mais unique, quand je travaillais à mi-temps dans un restaurant. Et l'un des clients —c'était l'hiver, il faisait froid— attendait son plat à emporter. Et j'étais très sympathique, je faisais la conversation, tu sais, j'essayais de bien l'accueillir. Et il m'a demandé "Ah, tu es d'Indonésie.

Est-ce que tu manges des chiens ?" Il s'agit juste de stéréotypes, tu sais. Et quand cela m'est arrivé depuis la pandémie, j'ai essayé de lire plus à ce sujet, genre j'utilise beaucoup Google. J'ai lu de nombreux articles. Et [j'ai trouvé] une explication que j'aime beaucoup parce que maintenant elle fait sens : "La discrimination n'est pas toujours évidente. Parfois elle est subtile et insidieuse. Et quand il n'y a pas de dynamique de pouvoir en jeu, il s'agit d'un préjugé. Et quand cela est discriminant, il s'agit d'intolérance, et quand cela est systémique, il s'agit de racisme."

Et donc je comprends, que quand des inconnus me voient dans la rue, peut-être ressentent-ils de la peur, ou je ne sais pas, des stéréotypes. "Oh, tu es est-asiatique ou d'Asie du sud-est," et ils commencent à... Mais je pense juste qu'ils n'ont pas à faire ce genre de commentaires, car quel est l'objectif ? Si tu n'as pas quelque chose de gentil à dire, quel est le but de me dire cela quand même ? Et je ne mange pas de chien. J'ai grandi avec des chiots. J'adore les chiots. Je me rappelle encore, du chiot de mon oncle qui s'appelait "Heli."

Il y a aussi eu cet incident dans cette petite ville. J'attendais le bus à un arrêt. Un adolescent a genre craché par terre. Je marchais vers cet arrêt de bus. Il attendait déjà à l'intérieur et il a craché. Donc je ne sais pas si cela m'était destiné ou... c'était juste un peu bizarre parce que je n'ai jamais vu quelqu'un faire cela en Norvège, ou avant, après tant d'années de vie ici.

Avec les inconnus, ma devise est genre, quand les gens vous insultent, si vous leur conférez une grande importance, vous allez vous sentir blessés. Mais après, maintenant que j'y pense, je ne les connais pas, ils ne me connaissent pas. Ils ont peut-être probablement eu une mauvaise journée et peut-être sont-ils racistes ou... Mais ensuite, tu sais, peu importe. Genre je ne leur donne pas assez d'importance pour que leurs insultes me blessent.

F :

Kirana partage ses expériences à l'intersection de la nationalité et de la religion en Norvège, et des implications que cela peut avoir.

R :

La Norvège a aussi un problème d'islamophobie. Quand ils me regardent, parce que j'ai l'air asiatique du Sud-Est, n'est-ce pas, ou est-asiatique, peut-être, je ne sais pas. Et ils vont soit penser que je suis... en tout cas dans le contexte norvégien, du Vietnam, de Corée ou de Chine. Et quand je dis "Indonésienne," ils pensent tout de suite, "Oh, tu es musulmane," tu sais, et... mais la Norvège a vraiment un problème avec l'islamophobie. Cela aussi a été dur. Et je pense que c'est triste parce que c'est un mélange de problèmes racistes et de religion.

Et en Indonésie, nous avons une expression, ou une formule de salutation... Je vais parler Indonésien d'abord, puis je vais traduire. Donc nous avons une expression qui dit, "Islam itu Indah, Hindu itu Cinta, Kristen itu Kasih, Buddha itu Damai, Kong Hu Cu itu Harmonis." Donc en [français] ce serait, "L'islam est beau. L'hindouisme est amour. Le christianisme est don. Le bouddhisme est paix. Et Confucius est harmonie." Donc c'est genre, la beauté de l'amour qui est un don, et paisible et harmonieux entre les communautés religieuses et ne devrait pas être un problème. Mais à présent je trouve que cela peut être mélangé aussi, tu sais, cette identité. Et donc avec certitude, ils ont une sorte de... je peux *sentir*, certaines personnes être plutôt sceptiques quand je dis que je viens d'Indonésie.

Mais encore, tu sais, la Norvège comprend aussi une zone que tu peux appeler "ceinture de la Bible" [nom donné à la région du Sud des États-Unis regroupant de nombreux chrétiens fondamentalistes, N.d.T.] Et il existe un groupe, je crois, qui exprime vraiment ne pas aimer les musulmans ou l'islam. Et oui, c'est assez extrême. Ils vont protester, et dans les actualités récentes, j'ai lu que certains parents ne veulent plus envoyer leurs enfants à la mosquée, par exemple. Oui, je pense que dans un tel pays avec des valeurs libérales, c'est juste... c'est triste, tu sais, que ce genre de choses existe encore.

.....

F :

Kirana est mère célibataire d'une fille de trois ans. Après leur divorce, son ex-mari —qui est norvégien— a requis la garde de l'enfant. Kirana a traversé la procédure pour la garde d'enfant en Norvège seule avec un système organisé contre elle. Elle partage une situation dans laquelle elle s'est trouvée, où une institution de santé publique a mal diagnostiqué sa fille pour que son ex-mari puisse la garder et que Kirana ait moins de temps avec elle.

R :

Ma fille n'a que trois ans. À peine trois semaines avant le jugement dans le quartier, elle s'est vue conférer un avis par un médecin d'une institution de santé publique, un hôpital, à peine *trois* semaines avant le jugement, lui diagnostiquant une maladie rare. Ces documents ont été versés à la cour par le père et son avocat. Mais en même temps, ce rapport ou avis était contraire un rapport médical de laboratoire de l'un des plus prestigieux hôpitaux universitaires ici disant qu'elle est en bonne santé, tu sais, que tous les résultats génétiques sont normaux. Cependant [ce rapport médical] n'a pas été soumis alors même que j'en avais discuté avec ma précédente avocate. Et c'est pourquoi j'ai changé d'avocate.

Et j'ai trouvé incompetent et non-éthique pour un professionnel de santé tel un docteur de faire ce genre de choses. Et donc... je suis une rebelle. J'ai essayé de trouver des solutions. Alors j'ai juste contacté des docteurs privés, genre des pédiatres dans la capitale. Et je leur ai parlé, ils m'ont offert de l'aide. L'un d'eux m'a dit "Vous savez, parfois les docteurs ne sont pas d'accord entre eux." Et il était choqué que j'ai dû faire face à cela seule, en quelque sorte attaquée par tous ces officiels ou personnes de contact des institutions publiques qui étaient censés être neutres et objectives, mais ne le sont pas. Et j'ai même écrit une lettre au ministère de la santé publique simplement pour avoir confirmation que ma fille a le droit d'avoir un second ou troisième, ou quatrième, cinquième avis, si je dois [l'obtenir.]

Aussi, le gouverneur du département... Parce que je me suis plainte d'eux, de la manière dont j'ai été traitée. Par exemple, la personne de contact appelée comme témoin disait des trucs du genre "Tu sais, les mères africaines, elles portent les bébés sur leur dos, c'est pourquoi ils n'ont pas de contact visuel. Comment ça se passe en Asie ?" Et encore une fois, ma première réaction face à ces remarques est le choc, et... Quand tu es dans un tel état de choc tu ne peux rien dire de plus, et je me suis sentie... je me suis juste sentie bizarre. Alors j'ai juste répondu, "Non, on les tient par le côté et je pense que ça va. Je lui chante des chansons dans ma langue, et depuis qu'elle est née elle se nourrit au sein, pour le confort aussi, pendant dix-huit mois, et nous avons de bons contacts visuels à ce moment-là, pas de problème.

Et le docteur aussi, quand nous parlions au téléphone —l'unique conversation téléphonique que nous avons eue— toussait et riait puis mentionnait la culture du thé. Les norvégiens boivent surtout du café. Très rarement ils boivent du thé. Mais bien sûr, je sais, il s'agissait juste de moquer ma culture. Parce qu'il a dit "Oh, je suis allé à Jakarta, en Indonésie," et oui, ce genre de choses. Et puis j'ai juste... je me suis juste remémoré l'un des conseils d'une de mes bonnes amies: "Tu sais, même si tu es mal traitée, injustement, discriminée, tu dois juste tenir bon et avec respect et dignité."

Mais j'imagine qu'il existe une ligne, tu sais, entre juste rester silencieuse et puis se plaindre en retour. Et donc je me suis plainte de ce qu'ils ont dit, de leur traitement, au gouverneur du département. Et puis l'hôpital public s'est excusé quatre fois dans une lettre. Mais ils ont continué à écrire de faux avis. Et quand j'ai demandé à avoir un interprète, elle [la même personne contact] disait, "Tu sais, l'interprète est là pour traduire. Il n'est pas là comme soutien émotionnel." Et puis encore, je me suis sentie étrange, tu sais. Et ce n'est pas OK. Parce que je suis moi-même une étudiante infirmière. On ne fait pas ça. On ne parle pas ainsi aux patients ou aux parents des patients.

Et je suis le genre de personne qui ne répond pas tout de suite. Parce que, encore une fois, quand j'ai entendu ces choses-là... Je n'imaginai pas que les gens diraient de telles choses, n'est-ce pas ? Parce que, je me connais en tant qu'étudiante infirmière, j'ai pratiqué en maison de retraite, par exemple, on ne fait pas ça... Juste, on ne fait pas... Je pense que les asiatiques —et j'ai aussi des camarades de classes d'Afrique— sommes les plus gentils et attentionnés. Je te dis, genre, toi, tu aurais intérêt à nous embaucher.

F :

Kirana revient sur une leçon qu'elle a apprise jusqu'ici dans la procédure de garde d'enfant : l'importance de rencontrer les bonnes personnes même, ou surtout, quand le problème est structurel.

R :

[Dans] la procédure pour la garde d'enfant, j'ai dû naviguer le système seule et sans aide. Et ma famille n'a pas pu me rendre visite, n'est-ce pas, parce que les frontières étaient fermées. Donc c'était dur, niveau soutien émotionnel. Bien sûr, à l'étranger, j'ai parlé à mes amis, mais la plupart du temps c'est en ligne. Et ils étaient très gentils avec moi, ils m'ont donné des conseils sur les choses à faire, et aussi mon consulat, pour trouver les meilleurs avocats et tout. Mais j'ai trouvé que —et voilà ce sur quoi je souhaite mettre l'accent— il ne s'agit pas de nationalité, parfois. Parfois, il s'agit de la personne. J'ai trouvé une avocate issue de la minorité à qui j'ai tellement fait confiance, j'ai dépendu d'elle, mais à l'inverse, je me suis sentie induite en erreur, comme si au lieu de m'aider à récupérer ma fille, elle avait un autre agenda, ou une autre stratégie qui n'est pas de me donner une solution, et résultat j'ai moins de temps avec ma fille.

Et puis l'avocate après elle... En gros, si quelqu'un finit avec un problème de garde d'enfant, mon conseil est de ne pas s'engager par là dès le départ. Essayer d'être genre... Ce qui me déçoit vraiment, tu sais, nous pouvons régler cela de manière civile, genre, nous serons parents pour toujours, non ? Et même si nous ne formons plus un couple, on n'a pas besoin de s'infliger cela. En tout cas, j'ai trouvé une autre avocate issue de la minorité qui est vraiment différente, professionnelle et qui n'élève jamais la voix.

J'ai contacté de nombreux médias de masse en fait et n'ai reçu aucune réponse. Certains journalistes célèbres que j'ai contactés disent qu'ils n'ont pas la capacité, ou juste m'ont souhaité le meilleur. Mais ensuite j'ai trouvé deux éditeurs travaillant sur les mêmes problèmes. L'un est basé à Oslo, dans la capitale, et il m'a dit vouloir m'aider, vouloir... Il a compris immédiatement, il a dit, tu sais, et que je ne suis pas seule. Et puis une autre, une étrangère qui travaille principalement pour une audience anglophone, enquêtant aussi sur le sujet. Et je ne savais pas comment me sentir, si je devrais me sentir triste, ou soulagée de ne pas être seule ? Parce que cela signifie que la situation est assez mauvaise, n'est-ce pas, de réaliser que je ne suis pas la seule, que cela est arrivée en Norvège, [pays] qui valorise la transparence et tout cela.

Dieu merci je n'ai jamais eu de problème avec la police ou d'autres institutions au sujet de ma fille. Et la police est assez gentille, en fait. Je veux dire, je sais qu'aux États-Unis par exemple, ce serait très difficile parce que la situation est assez mauvaise, tu sais, l'image que nous en avons dans les médias n'est pas [géniale.] Mais en fait, ici en Norvège au moins je peux les appeler quand j'ai besoin d'aide, ils sont plutôt accueillants.

Et aussi en Indonésie, même ma tante m'a dit, tu sais, ce sont... Oui, ce sont des institutions, mais elles sont composées de... elles sont composées de personnes, n'est-ce pas ? Parfois même au sein de l'institution tu rencontres différents types d'employés et tu reçois un traitement différent. Et certains t'aideront, genre, vraiment, et d'autres vont s'en foutre. Donc oui. Et la question est, comment on

rencontre ce genre de personnes plus sympathiques et aidantes, qui en ont vraiment quelque chose à faire, tu sais, d'écouter notre problème, celles qui veulent sincèrement nous aider.

F :

Kirana dit que malgré toutes ses expériences négatives dans la procédure pour la garde d'enfants, celles-ci sont devenues une motivation pour aider et soutenir autrui.

R :

Je veux trouver la meilleure solution possible, oui, pour ma fille, pour moi. Et ce que le père a fait est juste... ouais, c'est ridicule, je dirais. Mais en même temps, si cela ne m'était pas arrivé... Je ne contribuerais pas d'une telle manière... *Maintenant* que j'ai compris que ces choses arrivaient. J'ai parlé d'autres minorités, elles font l'expérience de la même chose. Je veux dire, avant d'en faire l'expérience nous même, parfois on ne peut pas vraiment... tu sais, on peut avoir de la sympathie mais pas de l'empathie. Mais une fois que tu en fais l'expérience, oh non, tu sais. Je pense que nous devrions aider les personnes qui font l'expérience de cette discrimination et de ce racisme. Il n'y a pas de retour en arrière pour moi. Je veux dire, je vais contribuer, tout ce que je peux, tu sais, pour aider, plus sensibiliser les gens sur le fait que ces choses arrivent, peuvent arriver, ou sont arrivées.

F :

À partir de ses expériences, Kirana réfléchit à ce qu'être antiraciste signifie, et plus spécifiquement, comment elle peut elle-même être antiraciste.

R :

Il s'agit d'une question difficile parce que je me demande comment *je* peux contribuer. Tu sais, parfois je pense que je suis juste comme une jeune mère ordinaire avec ce problème juridique maintenant, genre, qu'est-ce que *je* peux faire, n'est-ce pas ? Mon amie —ma manageuse précédente, en fait— est très gentille avec moi. Elle continue de m'envoyer des offres d'emploi. Elle sait ce qu'il m'arrive et elle est juste genre, ouais, elle essaie de m'aider à sa propre manière, tu sais. Et en fait, d'un point de vue personnel, elle ne va pas bien physiquement, mais elle veut faire cela, aider ses proches. Et j'aimerais être comme elle, j'imagine, genre juste prendre soin des gens autour de soi, proches de toi, que tu rencontres, et commencer par-là, genre en tête à tête.

Et oui, juste commencer par, je ne sais pas, comment *je* peux aider. Parfois commencer à poser cette question. Parce que parfois les gens, quand ils sont habitués à devenir des aidants, ils ne sont pas assez vulnérables pour demander de l'aide eux-mêmes, et nous ne saurons jamais jusqu'à ce qu'ils l'expriment, n'est-ce pas ? Et je pense que je ferais de mon mieux pour être plus sensible aux gens qui ont besoin d'aide, qui ne peuvent pas vraiment réaliser, à moins que tu leur parles. Ici, j'ai remarqué —du moins dans le contexte de la culture norvégienne— que tu ne veux pas vraiment déranger les gens, tu sais, les autres. Genre, tu dois être indépendante et régler tes propres problèmes. Donc ce n'est pas facile, surtout pour les minorités faisant des expériences discriminantes, n'est-ce pas ? C'est genre, où demandes-tu de l'aide alors ? Et puis si tout le monde pense genre, "Ah ouais, mais nous avons plein d'organisations que tu peux contacter et à qui tu peux demander de l'aide." Donc les gens pensent, "Ça devrait aller pour elle," ou "ça devrait aller pour lui. Il ou elle sera pris en charge." Mais cela ne signifie pas qu'ils sont pris en charge de cette manière. Parfois... ouais, nous devons être plus disposés à faire plus que juste... pas seulement [quelque chose] d'amical, mais aussi juste genre, vraiment : comment est-ce que je peux aider ?

Il s'agit d'une bonne question parce que tu me rappelles une autre personne. C'est genre la première question qu'il pose quand nous parlons, tu sais, après un long moment, "Comment je peux t'aider ?" Et il ne s'agit pas d'un truc commercial ou quoi, le genre de truc qu'on te dit quand tu entres dans un magasin. Non. Mais il s'agit juste d'une sorte de discussion amicale, n'est-ce pas ? Même avec les gens

que tu viens de rencontrer. Donc [être] antiraciste, j'imagine, c'est genre comment je peux aider les autres aussi s'ils ont un problème ou se sentent discriminés : Comment je peux aider ?

.....

F :

Vous pouvez trouver plus d'informations sur le racisme contre les asiatiques en Norvège, ainsi que d'autres articles, livres et vidéos recommandés par Kirana à propos du racisme, sur notre site web, www.ourcontexts.org.

Vous pourrez aussi trouver la transcription de cet épisode sur notre site web en anglais, français, allemand et italien.

Si vous avez une histoire personnelle à partager, faites-nous signe via notre site web, Instagram ou Twitter – vous pouvez nous trouver en tapant #our_racism.

C'était Fumi, et #OUR_racism. Au mois prochain, le 7 décembre !

.....

Cet épisode a été produit et édité par moi, Fumi.

Musique d'introduction par Luca Nioi. Autres musiques par Pete Morse, Crescent Music et Fugu Vibes. Ce podcast est soutenu par Centre de compétence de la Diversité et de l'Inclusion de l'université de St. Gallen.

Un grand merci à Kirana de m'avoir contactée et fait confiance pour écouter ses histoires sensibles et fraîches et pour partager avec nous ses réflexions qui portent à réfléchir sur ces questions.

Traduction : Olivia Boissel